

Ixelles, dimanche 8 mars 2026

Ma chère Élisabeth,

J'ai eu un choc hier en ouvrant La Libre Belgique, tu y apparais en photo, sur le bas d'une page de gauche, je ne t'ai pas reconnue dans un premier temps, malgré la taille impressionnante de la photo. Tu avais les traits tirés, le teint grisâtre, alors même que la photo est reproduite en quadrichromie, tu avais l'air à plaindre, vraiment. J'aurais pu me dire qu'il s'agissait seulement de l'expression de ta consternation face aux récents bombardements trumpiens en Iran et/ou netanyesques au Liban. Que nenni, le sujet de l'article était à mille lieues de l'Iran et du Liban : la taille des cabinets dans ton environnement proche !

Ces derniers temps, j'avais évidemment suivi tes frasques médiatiques avec ton ancienne cheftaine de

cabinet et ses associé-es qui auraient aimé te traîner en Justice pour avoir hurlé et jeté ton signataire à travers ledit cabinet, du coup : harcèlement !

Je dois bien avouer que, pour moi, on touche le fond. Et je ne suis pas le seul à le penser, si j'en crois les remarques de mes amis. Hélas, ils ont fini par renoncer à s'intéresser à l'actualité, qui semble avoir dépassé leur seuil de tolérance à la bêtise, préférant se réfugier dans leur thèse et, pour certains, analyser les relations entre Marie de Bourgogne (24 ans, chasseuse au faucon, grande lectrice) et son père Charles Le Téméraire (guerrier solitaire), face à l'ignoble Louis XI, prédateur de la Bourgogne.

J'avais déjà failli t'écrire il y a près de deux mois, lorsque j'ai reçu ta carte de vœux pour 2026 – enfin, celle de la Ministre Présidente de la Fédération Wallonie Bruxelles, que tu es devenue il y a plus d'un an –, signée en page trois d'un mini-gribouillis qui aurait pu faire croire à ses destinataires qu'il était manuscrit. Mais non, il s'agissait d'un *scan* mal placé par un graphiste – à l'avenir, tu pourrais prendre exemple sur Donald Trump, qui n'a pas peur de signer ses cartes en direct, en sacrifiant un stylo par gribouillis !

Ce qui m'a étonné aussi, c'est que j'ai reçu, le lendemain, exactement la même carte de vœux, même signature, j'ai eu beau chercher l'erreur, mais rien, strictement la même ! Aviez-vous un stock de cartes en trop ?

En page *Une* de ta carte de vœux, tu nous offrais la reproduction d'un travail iconographique, sans doute à la gouache, de la jeune Marine Schneider, qui représentait, au premier degré j'imagine, la phrase que tu reproduisais au verso : « *La culture est un terreau de notre société, elle fait croître un arbre dont chaque feuille représente...* »

Outre le fait d'avoir choisi cette formidable jeune illustratrice de la Fédération Wallonie Bruxelles, personnellement – paroles d'un vieux fourneau – j'aurais peut-être proposé, via ta collègue Valérie Glatigny, un concours pour illustrer tes vœux, ouvert aux académies et/ou aux écoles de la Fédération, afin d'en sélectionner une dizaine qui auraient pu symboliser l'avenir de l'iconographie en FWB, et montrer combien les jeunes générations de la FWB ont du courage et de l'imagination. Je ne peux m'empêcher d'avoir des idées, et de les partager, c'est peut-être le propre de l'éditeur.

Dans la foulée, j'aurais aussi demandé à un artiste confirmé comme le fabuleux Alechinsky aux éditions du Daily-Bul, de parrainer le jeu mais il est vrai que Pierre a choisi de vivre et de travailler dans le Midi.

La phrase en exergue est un peu malheureuse, comme le choix de ce mot « terreau », par exemple – qui est un engrais formé d'un mélange de terre végétale et de produits de décomposition. On comprend bien sûr ce que tu voulais dire mais, dans le contexte, ça tombe un peu comme un pavé dans la mare, ou un

cheveu dans la soupe, ne trouves-tu pas ? « ... *dont chaque feuille représente une discipline ou un art qui nous permet d'évoluer et de nous construire...* » Ça, ça aurait pu être Maurice Carême. Mais on cherche l'arbre et les feuilles ! En ce qui concerne tes vœux pour nos « *opportunités, réussites et perspectives* », il est clair que nous pouvons les réaliser, mais seuls, sans la FWB, on l'a compris.

Nos récents échanges, Élisabeth, ont montré, et semblent avoir clôturé toute perspective de partenariat, écartant donc, en tout cas, tes adjectifs tels que *ambitieux* et *positifs*. La seule perspective que je retiens est la tienne, celle de l'« économie » : on va économiser sur le budget de la culture ! Alors qu'il n'y a plus rien à économiser. Soyons heureux de constater que ces économies ont permis, *ad minima*, d'envoyer tes vœux en double exemplaire !

Mais, c'est le geste qui compte, n'est-ce pas ? Et non l'imagination, même au ministère de la Culture. Je n'attends pas non plus de courage, le courage n'est plus une valeur, seul le politiquement correct prévaut.

Donc, comme tu peux le lire ici, je me suis décidé à t'adresser cette troisième « lettre ouverte », la première, tu t'en souviendras, je l'avais adressée à Alda Gréoli en 2021, la seconde, à Bénédicte Linard, en 2023. La présente sera probablement ultime, comme pour clôturer une sorte de trilogie – je ne vois hélas pas de relève pour reprendre le flambeau vital

du livre à l'avenir –, peut-être est-ce pour cela que je qualifie aussi la présente de « lettre morte », les deux précédentes n'ayant engendrés aucun écho, zéro, auprès de leurs destinatrices – malgré la couverture média qu'elles avaient suscitées (Sabam, Le Vif, interpellation au Parlement...) et les nombreux courriers personnels reçus.

Je t'avoue que si tu n'avais pas accepté ce poste à la Culture en 2024, assorti de ses six compétences, dont Le Livre, et si, de surcroît, je ne t'avais pas connue en tenue scoute alors que tu étais cheftaine des filles de Christine il y a des décennies, si je n'avais pas été convaincu de tes capacités multiples, de tes talents pour les affinités électives (Goethe), j'aurais probablement jeté le gant et laissé tomber le combat pour le livre, de guerre lasse, un combat vain, et j'aurais suivi les voies historiques de mes ami(e)s (Brigitte de Meeus, Tropismes librairie), de mes auteur(trice)s (Pierre Van den Dungen, ULB) et mes collègues (Daniel Sotiaux, éd. La Fontaine, prix Nobel de la Paix 1913), qui me ressassent, inlassablement : « Mais laisse tomber, mon vieux ! Ça ne sert à rien. Quand vas-tu comprendre que tu te bats contre des moulins, comme Don Quichotte (Tiens ! Un livre !). Cette équipe de brasseurs d'air n'en a rien à faire du livre ! Le Livre, tu parles ! Même pas 2% du budget de la Culture ! Tu ferais mieux de profiter de ta pension, vieux, comme nous ! Du coucher de soleil à Patmos, comme St Jean *in illo tempore* ! Du vol des

cormorans¹ sur l'azur. Relis donc l'*Apocalypse*, ou *Charles le Téméraire* de Gaston Compère. »

1 Les Phalacrocoracidae sont une famille d'oiseaux aquatiques constituée de trois genres et de trente-six espèces vivantes. Cette famille est celle des oiseaux de mer connus sous le nom de cormorans. Il s'agit d'un groupe très homogène, tant pour ce qui concerne la morphologie que le régime alimentaire piscivore, ou les mœurs générales. Pour cette raison, les trente-six espèces de cormorans sont le plus souvent réunies dans un genre unique, le genre Phalacrocorax éponyme de la famille. Un cormoran peut vivre 20 ans.

Mais non, comme tu vois, j’ai décidé en septembre 2024, alors que tu venais de prendre ton poste – la plaque métallique indiquant Bénédicte Linard (Ministre, Culture) collait encore sur la porte de ton bureau –, de te suivre.

Notre première rencontre, un matin tôt, alors que ton chauffeur bayait aux corneilles devant l’immeuble de la place Surllet de Choquier, était un jeudi, il y a plus d’un an. Pas de réceptionniste dans le vaste hall à cette heure matinale. Les couloirs et les ascenseurs étaient vides, plongés dans l’obscurité.

J’étais fermement convaincu de pouvoir, de vouloir, te transmettre, gracieusement, mes cinquante ans d’expérience, que tu pourrais peut-être utiliser pour remettre les priorités dans un bon ordre. L’idée de base étant que le « système » (l’administration) avait

insidieusement pris le pouvoir sur le « politique », au fil des décennies, œuvrant à la disparition des Lettres en lieu et place de sa promotion, sous couvert de signatures politiques et commissions diverses extorquées par décrets.

Tu te souviendras qu'une des choses évoquées lors de ces premières heures de palabres matinales dans ton bureau, fut l'urgence pour le « politique » – toi – de reprendre le pouvoir sur l'« administration ». C'est bien le politique qui décide, l'administration exécute les décisions, non ? Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, surtout en matière de Culture, le pouvoir a été abandonné, au fil des décennies, à une administration en surcharge pondérale, elle continue à s'épanouir et à s'émanciper, elle n'a plus besoin du politique, les caravanes ministérielles passent alors que le système s'engraisse. Ne faut-il pas voir là les conséquences : tes hurlements et jetés de signataires à travers le cabinet ?

Aujourd'hui, à part une administration qui n'a plus rien à administrer sinon son propre train de vie, il n'y a plus d'édition créative, plus de promotion des lettres, sinon un tumultus de cendres désolant. Comment en sommes-nous arrivés là ? Qu'y avait-il, au juste ? L'histoire, le livre, nous permet de nous replonger un moment dans ce que nous avons perdu, un contexte riche en édition créative, en synergie avec les pouvoirs publics. On mesure le vide abyssal

engendré depuis les années Pivot.² On ne mesure pas encore l'ampleur des conséquences qu'entraînera ce vide : pour l'enseignement, le niveau de culture général, l'identité du citoyen, le service public... J'entends qu'on va placer des cages Faraday à l'entrée des classes pour museler les smartphones, au lieu de construire des bibliothèques. La bêtise est consommée.

Voici, pour avoir un aperçu de la perte, ce qu'on peut lire dans la volumineuse et impressionnante *Histoire de l'édition en Belgique* lorsqu'on arrive aux années '80, notamment au sujet des deux maisons d'édition que j'ai eu le plaisir de créer, je recopie *in extenso* :

2 Bernard Pivot (1935-2024) était un journaliste français, écrivain, critique littéraires, animateur et producteur d'émissions culturelles télévisées (*Apostrophe* de 1975 à 1990).

Les Belles années³

Les éditions Le Cri, que dirigera Christian Lutz, apparaissent en 1981, dix ans après Complexe, en parallèle avec le développement des collections « Passé Présent » et « Écrits du Nord » chez Jacques Antoine. Comme ce sera le cas encore du catalogue, mis en place à partir de 1986, par Bernard Gilson à l'enseigne du Pré aux Sources, elle participe de l'embellie que connaît la littérature dans l'édition bruxelloise au cours des années 1980⁴.

3 Le chapitre *Les Belles années* est extrait de : Pascal Durand et Tanguy Habrand, *Histoire de l'édition en Belgique* (xv^e - xxi^e siècle), Les Impressions Nouvelles, 576 pp, 2018.

4 La figure et le catalogue de Bernard Gilson, exemplaires de l'édition située au pôle artiste du sous-champ éditorial belge...

La direction éditoriale est assurée par Pierre Maury (actuel littéraire au *Soir*), à qui succédera Arnaud de la Croix en 1983. Avec Nadine Monfils d'un côté, Gaston Compère, Georges Thinès, Jean Muno de l'autre⁵, le catalogue du Cri fait d'abord montre d'un éclectisme allant de l'érotisme au fantastique et de l'audace à une certaine forme de classicisme, en y ajoutant une sorte de saut générationnel entre trois auteurs qui, nés dans les années 1920, sont en pleine phase de consécration et une valeur alors montante de la jeune littérature, dont la voix singulière se fera entendre jusqu'à nos jours dans une tonalité narrative teintée de « mauvais genres » et d'ironie. Là où Jacques Antoine continue de tabler sans grand risque esthétique sur les valeurs sûres, Christian Lutz semble, dans un premier temps, vouloir faire plus large place aux talents nouveaux : en 1985, *Place de Londres* de Patrick Delperdange et Anita Van Belle (coédité avec Vander), *Monk*, du seul Delperdange en 1987 (qui obtient le prix Simenon), le premier roman de l'avocat Alain Berenboom (*La Position du missionnaire roux*, 1990) ou encore, à partir de 1994 une partie de la production de Xavier Deutsch. La dimension patrimoniale au cœur des politiques d'édition dans la même période est toutefois présente dès 1982 avec la republication de *Malpertuis* (Jean

5 *Laura Colombe, contes pour petites filles perverses*, pour Nadine Monfils ; *Les Griffes de l'ange* pour Gaston Compère ; *L'Homme troué* pour Georges Thinès ; *Les Petits Pingouins*, pour Jean Muno.

Ray), couronnée de succès à la veille du lancement de la collection « Espace Nord » chez Labor.

Cette dimension va graduellement prendre le pas sur la littérature vivante au sein d'un catalogue tendant à s'établir du côté d'une escorte éditoriale faite aux recherches universitaires dans le domaine de la littérature de Belgique et du côté de la reconstitution de corpus littéraires. La reprise en 1998 de l'édition et de la diffusion de la revue inter universitaire *Textyles* – dont la première livraison, consacrée à Maeterlinck était sortie en septembre 1985 – porte à un plus haut niveau de professionnalisme ce qui est devenu, dans l'intervalle, la plaque tournante de la recherche en littérature de Belgique⁶. Deux ans plus tard sort un

6 De format magazine, les quatre premiers numéros de la revue avaient eu pour ambition de tenir la chronique des parutions en matière de littérature belge à côté de dossiers de « Lectures » consacrés à un auteur par numéro (Maurice Maeterlinck, Jean Louvet, Marie Gevers, Jean Ray). Son équipe de rédaction rassemblait Geneviève Bergé, Marie-Pierre Bleecks, Pierre Halen, Étienne Leclercq et Lucien Noullez. Faute de fond suffisants, cette formule monographique prend fin en juin 1987 avec un numéro sans illustrations intérieure et comportant une moitié de page laissées blanches. Un nouveau départ est donné à *Textyles* en 1988 au sein d'une structure d'édition spécifique (*Textyles*-éditions) et sous une maquette universitaire de format plus classique, avec des dossiers réservés à des auteurs, des courants ou des thématiques transversales. La reprise de *Textyles* au Cri aura pour enjeu de professionnaliser la production éditoriale de la revue en rendant celle-ci plus moderne sur le plan graphique (avec couvertures en quadrichromie) et en lui assurant une meilleure distribution. Éditée jusqu'à nos jours, désormais aussi en ligne, *Textyles* concentre une bonne part des recherches en littérature francophone de Belgique : chaque numéro comporte un dossier (supervisé par un membre

imposant volume coordonné par Christian Berg et Pierre Halen sur les *Littératures belges de langue française* (1830-2000). On voit s'embrayer dans le même temps une politique de republication : romans de Gaston Compère (2000), poésies de Max Elskamp (2001), œuvre poétique de Marie Gevers (2003), œuvre complète d'Yves-William Delzenne (2003), romans de Stanislas-André Steeman (sous coffret en 2010) et fascicules des aventures d'Harry Dickson par Jean Ray (sous deux coffrets en 2010). Parallèlement reparaissent au Cri des œuvres méconnues de Baillon, Ghelderode, Maeterlinck, Rodenbach. Trois romans d'Yves-William Delzenne sont publiés d'autre part entre 2006 et 2010. Les nouveautés littéraires se font pourtant moins saillantes dans cette seconde phase de la maison que l'on voit, un peu à la manière qui était celle d'un Vaillant-Carmanne à Liège, s'associer aux publications de l'Académie et aux travaux d'érudition quadrillant le territoire belge sous le rapport du

du comité de direction ou par un spécialiste extérieur), des varia, des informations sur la vie des AML et les thèses et mémoires universitaires, ainsi qu'une rubrique de comptes rendus. C'est au Cri que seront publiés, en ce sens, les ouvrages émanant du projet CIEL, collaboration ULB-ULg autour de la sociologie du « littéraire » et de la littérature de Belgique. Et c'est la maison de Christian Lutz encore qui assurera en 2009, dans une perspective pédagogique, la parution d'un ouvrage composé par Paul Aron et Françoise Chatelain – *Manuel et anthologie de la littérature belge à l'usage des classes terminales de l'enseignement secondaire* – dont les trois cents pages tiendront d'un manifeste en direction des autorités en charge de programmes de l'enseignement plus que d'un outil réellement utilisé dans les classes.

langage (Christian Delcourt, *Dictionnaire du français de Belgique*, 2 vol., 1998-1999) et surtout de l'histoire (ouvrages de Georges-Henri Dumont, réédition en deux volumes par Yves-William Delzenne et Jean Houyoux du *Nouveau Dictionnaire des Belges*, etc.). De ce point de vue, Le Cri, installé en 1981 sur une ligne alternative au conservatisme littéraire de Jacques Antoine, apparaît de plus en plus, au cours des années 2000, comme une variante moins politisée et résolument plus locale de Complexe, comme le montre, avec passage de relais d'un éditeur à l'autre, la publication en neuf volumes, achevée en 2010, d'une *Nouvelle histoire de Belgique*. De nombreux livres de littérature et de témoignage consacrés sous l'étiquette « Espace Sud » à l'Afrique et en particulier au Congo tendraient à renforcer une telle parenté, avec de semblables différences ; certains de ces ouvrages, patronnés par le Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren, confirment d'autre part les liens établis entre la maison et les grandes institutions du pays. Les difficultés financières dans lesquelles celles-ci se débattent pourtant après une bonne vingtaine d'années trop prolifiques – difficultés qu'elle tentera de conjurer avec un recueil de chroniques signé par le président du parti nationaliste flamand, objet de controverse à la Foire du Livre de Bruxelles⁷ – conduiront en 2014 à la reprise de son fonds par les Éditions Mols, éditeur généraliste grand public apparu sur le marché en 1994

7 Bart de Wever. *Derrière le miroir*. Bruxelles, Le Cri, 2013.

(d'abord à l'enseigne de La Longue Vue). Christian Lutz poursuit depuis, de son côté, sous le label Samsa, à moindre cadence, ses activités d'édition et ses partenariats avec l'Académie et la revue Textyles.

Le succès et le rayonnement des Éditions Complexe ont été en grande partie le fruit, avec le renfort du livre au format de poche, d'un placement puis d'un réajustement au sein d'un segment particulièrement porteur de l'univers éditorial des années 1970-1990, celui des sciences humaines, resserré à la fin du siècle autour de l'histoire⁸. Les difficultés que l'édition de création littéraire continue en revanche de rencontrer en Belgique, difficultés dont ont témoigné tour à tour pendant la même période Jacques Antoine et Les Éperonniers, suggèrent *a contrario*, en un même sens, que c'est un positionnement hors du cadre des lettres dans leur définition la plus classique qui peut offrir aux éditeurs belges la perspective la plus favorable en fait de stabilité et d'identité dans la durée.

8 L'histoire prend éditorialement le pas en France à la fin du siècle sur les disciplines successivement portées à l'avant-plan par l'essor théorico-critique des années 1960-1970 : anthropologie structurale (Lévi-Strauss), psychanalyse (Lacan), sémiologie (Barthes) archéologie de savoir (Foucault), sociologie (Bourdieu). Cette évolution, très visible après 1980, n'est pas sans lien avec un recentrage général des engagements politiques au sein d'un champ intellectuel voyant aussi l'essayisme médiatique l'emporter, sur le terrain de la grande édition, aux dépens des ouvrages plus novateurs et audacieux. On a vu toutefois, avec l'affaire Hobsbawm, que l'histoire est elle-même le lieu de rapports de forces idéologiques, qui se sont significativement cristallisés autour du Bicentenaire de la Révolution.

Les Éditions de La Lettre Volée, placées depuis 1989 sous une appellation empruntant à la mémoire littéraire, à la psychanalyse lacanienne et au lexique de la typographie, sont bien représentatives d'un tel positionnement, quelque déterminant qu'aient été le profil et le cursus de ses deux fondateurs. Bien qu'elle comporte à son catalogue une collection de poésie « Poiesis », la maison doit ce que son image a de plus original au choix que ceux-ci ont posé du côté de la philosophie et de la sociologie de l'art. C'est un public exigeant – et fatalement restreint – qu'ont pris pour horizon Daniel Vander Gucht et Pierre-Yves Soucy avec des ouvrages dont la sophistication graphique constitue l'enveloppe d'une conception du livre éloignée des canons de l'édition commerciale. Le retournement du contenu en contenant de la collection « Palimpseste », dont la première de couverture apparaît comme une première page de texte, l'apparition fantomatique du visage de l'auteur en filigrane des couvertures de la collection « Essais » tiennent d'une poétique du support cohérente avec un projet intellectuel conçu à l'abri des effets de mode et informé par l'ancrage universitaire de deux directeurs qui sont au surplus des auteurs à part entière. Sociologue et théoricien de l'art, Daniel Vander Gucht enseigne à l'ULB ; Pierre-Yves Soucy, sociologue de formation et philosophe, est également poète et traducteur. Leur rapport au monde de l'art s'exprime dans les monographies de la collection « Singularités » (Éric Rondepierre par

Thierry Lenain, 1999 ; Marthe Wéry par Thierry de Duve (*et al.*), 2000 ou, plus récemment Hamid Tibouchi par Pierre-Yves Soucy, 2010). Il s'exprime plus significativement à travers des auteurs tels qu'André Ducret, Anne Cauquelin, Paul Ardenne, Jean-Pierre Cometti, Mario Perniola, Rainer Rochlitz, Pierre Sterckx, Thierry Lenain et Rudy Steinmetz ou encore le sociologue de la littérature Jacques Leenhardt, dont la présence au catalogue de La Lettre Volée n'indexe pas seulement celui-ci sur une juxtaposition d'ouvrages intellectuellement ambitieux mais y fait collectivement signe d'un lien noué entre une philosophie sortant volontiers des cadres de la phénoménologie continentale et une sociologie pouvant s'intéresser à l'esthétisation de la vie sociale et de l'espace urbain aussi bien qu'aux formes les plus singulières de l'expérience artistique. Cet entrecroisement caractéristique se verrait également dans le suivi apporté aux productions du sociologue écrivain Henri-Pierre Jeudy (*La Communication sans objet*, 1994 ; *L'ironie de la communication*, 1996 ; *Même les fantômes*, 2002 ; *La Zigzagure*, 2017) ou d'une poétesse par ailleurs philosophe et romancière comme Véronique Bergen (*Brûler le père quand l'enfant dort*, 1991 ; *Encres*, 1994 ; *Tomber vers le haut*, 2016).

Cette place à l'intersection de mondes de l'art et de la littérature, mais aussi de la théorie esthétique et de l'expérience artistique, La Lettre Volée ne sera pas seule à l'occuper à Bruxelles. La revue *La Part*

de l'Œil, fondée en 1985 par l'artiste et professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts Lucien Massaert et le philosophe Luc Richir, s'est dotée ainsi à partir de 1996 de trois collections où philosophie, psychanalyse et anthropologie l'emportent, comme dans la revue elle-même, sur la dimension sociologique chère aux directeurs de *La Lettre Volée*. « Diptyque » rassemble des livres d'artistes ou d'écrits d'artistes (tels Christian Bonnefoi ou Jacques Lenep) ; « Théorie », des essais pensant les œuvres à la fois comme agencement de significations et comme champ de perception (Luc Richir, Chakè Matossian, Jean-Claude Lebensztejn, Michel Guérin) ; (« Fiction », des textes de prose narrative (Luc Richir, Richard Miller, Marie-Jeanne Désir) ou de poésie parfois en traduction (Emilio Vilá, Danièle Faugeras).

Le rapport à l'art prend encore d'autres formes dans les régions d'une édition elle-même artiste et associée en plus d'un cas à des galeries d'exposition. S'exprime ici, d'un point de vue général, une tendance qui n'est pas beaucoup moins prévisible en termes de sociologie de la production des biens culturels que celle qui a longtemps porté les librairies les mieux achalandées – par exemple autour du Sablon à Bruxelles ou de l'Université à Liège – à se doter d'une officine d'édition à leur enseigne. Ce n'est pas seulement que l'art, tel qu'il se fait et tel qu'il s'expose, engendre tout un discours de littérisation et d'exégèse propre à nourrir des catalogues d'exposition aussi riches

sous l'aspect de leur iconographie que de leur contenu textuel⁹. C'est que galeries d'art et maisons d'édition ont en partage, en tout cas dans les zones le plus hautes du champ littéraire et artistique, de constituer les unes et les autres des instances de démonstration mais aussi de promotion des œuvres, leur rôle étant tout à la fois de donner existence à celle-ci auprès d'un public et d'en signifier la valeur en reversant sur elles une part du capital symbolique s'attachant à la position et au rang occupés par ces instances et leurs directeurs au sein de leur univers d'appartenance¹⁰. Le passage d'un poste à l'autre, le cumul des rôles se trouvent sans doute facilités par les dispositions communes que ces enjeux semblables mobilisent¹¹.

9 La rencontre de la plume et du pinceau remonte au moins à Diderot et n'a cessé de s'enrichir avec l'irruption de la modernité puis des avant-gardes artistiques et les développements de l'art contemporain.

10 Identité reconnaissable, fruit d'un travail plus ou moins long et d'une cohérence affichée dans la durée, l'image de marque est aussi une « griffe » assurant la conversion de l'objet esthétique en bien culturel porteur d'insignes de valeur. Et, au fond, lorsqu'un galeriste passe à l'édition de livres-catalogues à sa marque, c'est la promesse d'une double « griffe » qu'il adresse aux auteurs publiés par lui, auteurs en qui se confondent par la même occasion les artistes (eux-mêmes étant parfois écrivains) et les producteurs des textes philosophiques ou poétiques inspirés par le travail de ces artistes ou simplement juxtaposés à celui-ci.

11 Des logiques semblables ont été en jeu au Théâtre-Poème s'attachant à partir de 1967, sous la direction de Monique Dorsel, à la mise en voix d'écritures très diverses : théâtre, poésie, philosophie, psychanalyse. À cette institution centrale dans le microcosme culturel bruxellois, éditrice d'un *Mensuel littéraire et poétique*

La greffe d'une structure d'édition sur une galerie, établie dans une certaine durée ou effectuée dans le cadre d'expositions ponctuelles ou de divers *happenings* est, au demeurant, un phénomène aussi fréquent que caractéristique dans le milieu des avant-gardes, qui travaillent presque par définition à abattre les cloisons entre les arts et la littérature de même qu'entre les pratiques esthétiques et la vie. À quoi s'ajoute enfin, de façon plus diffuse, que l'édition – en deçà du livre d'artiste, œuvre d'art en soi, et au-delà du livre d'art, simple contenant plus ou moins inventif et luxueux – peut se proposer, à l'intérieur ou à la périphérie du monde de l'art, comme une pleine activité de production esthétique en ce qu'elle met une sensibilité créatrice aux prises avec la palpable matérialité du papier et un matériau typographique embrayant déjà du textuel sur du visuel.

d'information nourri aussi d'articles de critique approfondie, se sont associées les Éditions de l'Ambedui. Celles-ci ont publié Claire Lejeune, Jacques Sojcher, Laurence Vielle. Jacques De Decker ou Gaspard Hons, ainsi que certains des colloques, tables rondes et autres ateliers accueillis rue d'Écosse, Monique Dorsel (comédienne) et son mari Émile Lanc (décorateur) se partageant les rôles entre programmation théâtrale et programme éditorial. Si le Théâtre-Poème – désarmai Poème 2 – a poursuivi la plupart de ses activités sous la direction de Dolorès Oscari, les Édition de l'Ambedui semblent entrées en sommeil.